

Michel Banniard

Professeur à l'Université de Toulouse-II

Congrès de la Fédération historique de Midi-Pyrénées. Muret 2013.

Titre de la communication :

Les enjeux langagiers d'une défaite : la mutation d'un paradigme

1] L'AUTRE VAINCU : POSITION DE L'OBJET LANGAGIER

J'ai à donner des remerciements, à présenter des excuses et à exprimer des vœux. Le premier point est évident : il s'adresse aux organisateurs de cette importante manifestation scientifique qui ont eu l'amabilité de m'inviter à prendre la parole dans un cadre qui est plus adapté aux réflexions purement historiques qu'aux problématiques linguistiques. Le second point naît immédiatement du premier : comme en archéologie, en histoire des institutions, de l'art, des religions, l'histoire des langues, quand elle est faite avec un outillage sérieux, emploie une terminologie spécifique, plutôt complexe, voire pesante. Le dernier point porte justement sur la part des études linguistiques dans l'histoire des civilisations : à l'occasion de cette rencontre, je souhaite que cet aspect soit mieux articulé précisément dans le cas d'un espace occitanophone que nous peinons à nommer correctement, c'est-à-dire de façon métalinguistique, neutre, dans nos discussions.

Dans le projet général du congrès, il est proposé de traiter du *sort des vaincus*, mots qui évoquent le destin des individus. Dans ces quelques minutes, je voudrais insister sur les effets redoutables de la défaite non pas sur les personnes, mais sur une entité langagière : en deux générations, le paradigme qui promouvait depuis deux siècles l'émergence et le triomphe d'une langue et d'une littérature occitanes a été muté d'une manière telle que la suite de son histoire a radicalement changé de nature. Cette affirmation implique une série de prises de positions.

2] L'OCCITAN : UNE LANGUE COMME LES AUTRES EN 1200

D'abord sur les noms. L'usage tant ordinaire qu'érudit nous a habitués à parler constamment tant en Histoire qu'en Géographie du « Midi de la France », du « Sud de la France », des « Sociétés méridionales ». En fait, il existe une confusion permanente entre l'*habitus* mental commun qui concerne exclusivement notre temps (la France du 21^e siècle) et l'*usus* érudit, qui par commodité apparente fait parler les savants (historiens, philologues...) dans leurs travaux contemporains (disons depuis le 19^e siècle) de ces régions comme si aux 10^e-12^e siècles, elles étaient pensées comme méridionales par les communautés et les élites de cette époque. Mais il n'en était absolument pas ainsi. L'inconvénient majeur de cet usage est qu'il place d'emblée le chercheur dans l'idée que ce prétendu Sud avait toujours été français, justement parce qu'il se serait représenté lui-même comme le Midi d'une nation France présente dès l'origine¹.

Une autre des conséquences fâcheuses de cette perception est que l'histoire langagière et littéraire de ces régions est devenue une partie intégrée de l'histoire de la langue et de la littérature françaises, alors qu'elles constituent une entité originale et autonome. C'est le moment d'entrer au cœur d'un problème auquel ma spécialité scientifique m'a certainement rendu particulièrement sensible : le critère langagier comme trait crucial d'une culture et d'une civilisation. C'est un facteur dont nous ne ressentons le caractère dirimant que lorsque notre propre destin de francophones est soumis à une épreuve ou entre en crise : peu de jours passent depuis un demi-siècle sans qu'il soit question des dangers encourus par la langue française, soit parce qu'elle serait en voie de corruption sous l'effet de la « décadence » culturelle et de l'incurie de ses locuteurs, soit, de manière plus effrayante encore, parce qu'elle serait en voie de déclassement au profit de l'anglo-américain, en perdant peu à peu des pans entiers de ses domaines de prestige, spécialement dans les échanges scientifiques internationaux. En somme, être Français, ce n'est pas qu'être citoyen de la France, c'est aussi parler français et ce dans tous les registres et niveaux des activités humaines, du plus familier au plus prestigieux.

Eh bien, en 1200, sur toutes ces terres dont le sort a fait l'objet du congrès et l'enjeu de la bataille, tout le monde parle occitan (évidemment sans en être spécialement étonné !) et cette réalité humaine spécifique est anormalement labile

¹ On verra dans une même interrogation épistémologique les observations de J.L. Biget, 2007, p. 9 : « Ainsi l'usage généralisé du terme « cathares » et « catharisme », qui s'inscrivent dans des perspectives idéologiques et marchandes est-il venu oblitérer la réalité des faits ».

dans nos travaux modernes pour deux raisons. La première en est que l'Archéologie nous montre des monuments (fort beaux) qui sont depuis bien longtemps silencieux : il faut faire un effort pour s'y représenter comtes, comtesses, vassaux, fidèles, abbés, évêques... commerçants faisant retentir ces murs d'une parole occitane. La seconde est que l'Histoire ne choisit pas assez son vocabulaire : est associée bien souvent, consciemment ou non, à la notion de « Midi », celle de « patois », avec tout ce que ces dénominations charrient d'idéologie négative. Manuels ou livres savants parlent sans hésiter d' « histoire de LA langue française », ce qui permet aussi de parler d'histoire de LA littérature française, DU vers français, etc... Face à cette belle unité, au moins dans les mots, le Sud n'est guère à son avantage : sa langue est sans unité autre que celle du nom, souvent accusé d'être factice, d'occitan. Mais tout de même, la linguistique diachronique a son mot à dire sur ces questions embrouillées. La règle d'objectivité première qu'elle énonce est la suivante : ne pas appliquer à des situations langagières identiques une terminologie différente.

Or lorsque sur l'ancien espace de la Gaule romaine latinophone émergent au 8^e siècle les parlers romans, ils sont déjà divisés en au moins deux vastes ensembles, l'un de type d'oïl, l'autre d'oc (je laisse de côté l'entité dite francoprovençale), qui à leur tour se subdivisent en de nombreux dialectes dont la variété se laisse saisir partout dès avant l'an mil. En d'autres termes, pas plus les parlers d'oïl que les parlers d'oc ne forment une unité au moment considéré de la bataille de Muret. On se pose peu de questions à propos de la lexie « langue française » appliquée à cette époque, alors que la bataille fait encore rage sur celle de « langue occitane ». Or, leur situation linguistique est exactement la même : le dialecte champenois est au 12^e siècle aussi différent du dialecte normand² que le dialecte limousin l'est du gascon³. Tout ceci est parfaitement documenté. C'est la suite de l'Histoire qui a introduit au fil des siècles une discontinuité totale entre la langue d'oc⁴ et la langue d'oïl⁵, qu'il est non scientifique de rétroprojeter sur le Moyen Age féodal. La première cassure

² Sur cette variabilité intrinsèque des parlers d'oïl médiévaux, cf. J. Allières, 1982, p. 114-126 ; J. Chaurand, 1972, p. 33-50.

³ Pour une description exhaustive et la bibliographie afférente, P. Bec, 1967.

⁴ Son émiettement moderne est représenté comme le résultat d'une entropie innée et incorrigible.

⁵ Son unité moderne est représentée comme le résultat d'un ordonnancement inné, le « génie » de la langue.

en a été produite, de manière certes indirecte, mais dévastatrice, par la bataille de Muret.

3] PARADIGME DE LA DECONSTRUCTION

Les effets négatifs de ce désastre pour le monde occitanophone ont été ensuite constamment amplifiés par le traité de Meaux, par le concile de Toulouse et par l'instauration de l'Inquisition. C'est le moment de traiter précisément de ce paradigme muté : la langue occitane est alors désertée par ses élites, et perd de ce fait sa dynamique unitaire, fondée sur la construction rapide d'une langue littéraire commune, ceci selon des modalités que la sociolinguistique diachronique permet de reconstruire sans trop de difficultés. Apparue dans les années 70 du siècle passé, cette discipline innovante a proposé et établi un certain nombre de règles qui ont rompu avec nombre de lieux communs de la philologie et de l'histoire culturelle traditionnelles. Parmi ces renversements logiques figurent, dans le domaine qui nous intéresse ici, les principes suivants :

- Il n'existe pas de langue parlée naturelle non dialectalisée ; l'existence de langues « nationales » ou « régionales » à grande échelle implique un travail d'unification artificiel (autrement dit un centre dynamique centripète).
- Toutes les langues littéraires sont le produit d'un travail d'élaboration sophistiqué de la langue parlée ordinaire ; en d'autres termes, la langue ordinaire n'est pas une dégradation de la langue littéraire, mais c'est l'inverse qui est vrai.
- Le corollaire immédiat de ces deux principes est qu'aucune langue littéraire ne saurait ni se construire, ni se maintenir sans l'apparition et la domination durable d'élites qui soient attachées à sa vitalité non seulement en tant que littéraire, mais en tant qu'outil opérationnel de tous les domaines langagiers (commerce, politique, religion, guerre...)⁶.

Ce paradigme a été bien observé, soit sous sa forme positive en Austrasie au 9^e siècle, soit sous sa forme négative en Al Andalus à la même époque. L'apparition précoce de textes littéraires en langue d'oïl dès le 9^e siècle ne s'explique nullement par une sorte de primauté génétique de cette langue, mais par le rôle spécifique des

⁶ Une des contributions majeures à l'élaboration de ce paradigme est l'ouvrage de W. Haug, 1997.

élites préféodales bilingues carolingiennes : les puissants de l'ouest romanophone exigent pour leur propre langue d'oïl qu'elle soit illustrée par une écriture littéraire non latine, exactement comme leurs pairs germanophones viennent de l'obtenir au-delà du Rhin⁷. Inversement, à peu près à la même époque, les élites restées chrétiennes en Al-Andalus se convertissent souvent, non pas à l'islam, mais à la langue et à la culture musulmanes, alors en pleine floraison. C'est alors qu'à Cordoue, les intellectuels activistes chrétiens déclenchent une guerre symbolique contre cette trahison langagière, avec un succès limité (et quelques martyrs). Ils peinent à enrayer l'abandon du latin comme acrolecte même chez les sujets fidèles au christianisme (nous savons effectivement aujourd'hui qu'il y existe alors d'importantes communautés chrétiennes arabophones)⁸. En somme, pas d'élites motivées, pas d'acrolecte : ni en vieil haut allemand (8^e-9^e siècle)⁹, ni en très vieux français (9^e-10^e), ni, cas extrême, en latin médiéval hispanique sur l'espace dominé par l'islam (9^e). Le sort des civilisations qui produisent et que génèrent ces élites scelle à chaque fois le destin de la langue vivante des régions considérées.

Donc, avant l'invasion¹⁰, au Sud d'une zone Poitiers-Limoges-Clermont-Valence-Romans, la totalité des locuteurs est occitanophone, avec toutes les implications d'une langue à la fois identifiable comme entité d'oc et dialectalisée en dialectes et sous-dialectes¹¹, etc... La situation langagière est exactement la même qu'au Nord de cette zone, autrement dit en terres d'oïl. Les locuteurs du Moyen Age sont habitués partout à cette variation continue et à ces frontières ; leurs élites (ecclésiastiques, monacales, féodales, bourgeoises) s'y adaptent plus ou moins adroitement¹². Le monde occitanophone¹³, soumis lui aussi à cette époque au

⁷ On trouvera l'essentiel de cette modélisation avec la bibliographie afférente dans M. Banniard, 2003a.

⁸ Ce panorama neuf a été récemment décrit par C. Aillet, 2010.

⁹ Tous les éléments de cette évolution se trouvent dans W. Haubrichs, 1995.

¹⁰ Je reprends le titre de M. Roquebert, 1971.

¹¹ Le latin parlé tardif devient le protofrançais au Nord de la Gaule et le protooccitan au Sud au 8^e siècle, au terme d'un processus dont on trouvera une reconstitution dans M. Banniard, 2003b.

¹² Sur cette dialectique, générale en ces siècles, entre variation et communication, M. Banniard, 2004, qui renvoie à la bibliographie afférente.

processus pluricentré de la féodalisation¹⁴, a élaboré et a la maîtrise des niveaux de langue caractéristiques d'une civilisation, du parler quotidien (évidemment paysan, marchand, etc..., à variation dialectale maximale) aux parlers d'apparat (bien entendu, serments, contrats, donations, procès-verbaux, à variation dialectale maîtrisée). Ces derniers, souvent consignés en habits latins ou latiniformes, donnent naissance aux premières *scriptas* occitanes, largement attestées dans les chartes¹⁵ : signes, effets et causes d'un mécanisme sociolinguistique de lissage et d'unification langagiers en cours. Le sommet de cette pyramide, extraction et invention imprédictible de ces nébuleuses vivaces de la parole et de l'écrit, est la langue des troubadours¹⁶.

Ce paradigme mute au 13^e siècle en trois étapes successives, dont les effets sont dévastateurs pour la langue et la culture occitanes.

- La défaite de Muret s'accompagne d'un processus en raz-de-marée de mutation des droits et des emprises territoriales, au détriment des élites occitanophones ; les injonctions incessantes de la papauté veillent à ce processus de dépossession et, surtout, le cautionnent moralement¹⁷. Sans mettre au compte exclusif du pape Innocent III une violence partagée par toutes les élites ecclésiastiques, ses revirements, agressifs à proportion de ses hésitations, ont donné une impulsion dévastatrice à la guerre¹⁸. Les combats

¹³ Pour les caractères de cet espace, je suis les travaux de référence de P. Bec, 1970 et 1973, dont les assises linguistiques sont assurées.

¹⁴ Les espaces occitanophone et catalanophone y participent selon des modalités maintenant connues, cf. P. Bonnassie, 2002.

¹⁵ Ces analyses sont le résultat de travaux récents en linguistique diachronique romane, dont on trouvera les éléments et la bibliographie dans M. Banniard, 2008.

¹⁶ Des éléments de cette modélisation sont décrits dans M. Banniard, 2011. Pour le dire autrement, il n'y a pas de civilisation purement littéraire des troubadours, contrairement à ce qui a été étrangement soutenu par M. Perugi, 2011.

¹⁷ Sur cette emprise et ses excès, L. Macé, 2000, p. 340-362.

¹⁸ En fait, du programme d'éradication de l'hérésie, bien ancré dans le cœur des prédicateurs comme saint Dominique, le pape passe à l'éradication des hérétiques en des termes qui préfigurent les massacres à venir de Béziers et de Lavaur (entre autres). D'une série de lettres certainement dictées directement par Innocent III, voyez dans la Patrologie Latine, au t. 215, l'*ép.* 230, col. 1545d-1546a (Février

de résistance qui suivent permettent des sursis, mais accroissent le désordre général dans les fiefs et surtout dans les esprits.

- Le concile de Toulouse de 1229 interdit aux laïcs de posséder des textes sacrés traduits du latin en occitan (à la réserve de quelques dérogations)¹⁹. Un tel interdit est une exception dans la longue tradition pastorale de l'Eglise²⁰ : effet évidemment secondaire de l'usage de l'occitan comme acrolecte religieux par les *boni homines* et leurs théologiens, mais avec, par ricochet, un impact de diabolisation langagière²¹. Désastre garanti pour des esprits en pleine tourmente²².
- L'instauration et le développement de l'Inquisition, même si le chiffre de ses victimes éliminées physiquement demeure modeste, détruit par ondes de

1208) : *Eia igitur, potentissimi Christi milites, eia strenuissimi militiae Christianae tirones ! Opponite uos Antichristi praeambulis, et pugnate cum serpentis antiqui ministris. Pugnastis fortassis hactenus pro gloria transitoria, pugnate iam pro gloria sempiterna. Pugnastis pro corpore, pugnate pro anima. Pugnastis pro mundo, pugnate pro Deo.* « Taïaut donc, tout-puissants soldats du Christ ! Taïaut, très ardents appelés à la milice du Christ ! Opposez-vous aux précurseurs de l'Antéchrist et livrez bataille aux serviteurs de l'antique serpent. Il a pu se trouver que vous vous soyez battus jusqu'ici pour une gloire évanescence, battez-vous là pour une gloire éternelle ! Vous vous êtes battus pour votre corps, battez vous pour votre âme. Vous vous êtes battus pour le monde, battez-vous pour Dieu ».

¹⁹ Le détail de ces prescriptions est donné par Cl. De Vic, J. Vaissette, 1737, p. 383 ; J.L. Biget, 2007, p. 179.

²⁰ Cette exception a été déjà soulignée par Cl. De Vic, J. Vaissette, 1737, p. 383 ; sur le rapport entre la langue traditionnelle (le latin) et les langues modernes (romanes, germaniques...) et la promotion par l'Eglise de ces dernières dans le cadre de la pastorale, P. Von Moos, 2008.

²¹ Discussion de cet effet, certes indirect, mais dirimant dans M. Banniard, 2013.

²² Les caractères de cette tourmente mentale et ses conséquences sur une évolution extrémiste de l'idéologie des dissidents ont été mis à jour et historicisés par P. Jimenez-Sanchez, 2008. Du côté des catholiques, brusquement dénoncés par leur propre père spirituel et traités comme des infidèles, même quand leur foi était « romaine », ils n'ont pas échappé à ce processus de désorientation, et, à terme, à la panique.

choc successives les liens de solidarité sociale des groupes familiaux et des lignages²³ : l'obligation de la dénonciation pour échapper à l'accusation achève de réduire la stabilité mentale des régions touchées²⁴.

4] CONSCIENCE D'UNE FIN LANGAGIERE

Contrairement à ce que les philologues se plaisent à répéter, Dante n'a pas été le premier à nommer la division oc/ oil. C'est précisément au moment où la destruction de l'ancien paradigme est accomplie que les poètes déplorent son abolition (la fin de *paratge*)²⁵, ou constatent aussi la soumission des élites occitanophones aux nouveaux maîtres francophones :

Vers 1250, Bernard Sicard de Marvejols, déplore ce naufrage langagier²⁶ :

Tot jorn m'azire/ e ai aziramen,/ la nueg sospire/ e velhan e dormen./ Vas on que.m vire/ aug la cotreza gen/ que cridon « Cyre »/ al Frances humilmen./ Merce an li Francey,/ ab que vejo.l conrey,/ que autre dreg no y vey./ Ai, Tolosa e Proensa/ e la terra d'Agensa, Bezers e

²³ On suit cette destructuration chez J.L. Biget, 2007, qui souligne, p. 22, que « le menu peuple reste attaché à l'orthodoxie, tandis que chevaliers et seigneurs adhèrent à la dissidence ». Ce sont précisément ces élites qui ouvraient la voie à la construction de l'acrolecte et de la littérature occitane.

²⁴ Les travaux sur ce point sont évidemment surabondants. Je renvoie seulement ici à l'éclairante enquête de J.Paul, 2013 et voudrais insister sur un facteur de destruction sociale souvent méconnu, à savoir le clivage du moi qu'engendre chez les individus le fait d'être soumis à la terreur d'état, et le naufrage collectif qui s'ensuit, comme cela a été brillamment établi par B. Bettelheim, 1979.

²⁵ Le lexème *paratge* nomme la « civilisation occitane », bien consciente d'elle-même, comme l'a montré le livre d'H. Debax, 2012, p. 9-10, p. 305-316, dans la suite logique d'une spécification des valeurs en terres occitanophones déjà bien mises en lumière par C. Lauranson-Rosaz, 1987.

²⁶ *Ab greu cossire*, RIQ., n° 241, v. 1-30. J'ai retraduit ce texte. Faut-il rappeler que le terme d'adresse solennel en occitan médiéval est *En*, résultat du latin tardif parlé en Gaule du Sud gothique *Domine*, prononcé {doméne}, avec apocope à gauche pour les « Seigneurs », et *Na* pour les « Seigneures », même évolution depuis *Domina* ? La Gaule du Nord mérovingienne a préféré *Senior*, qui a évolué en *Sire* (forme ici citée) et *Seniorem*, à l'origine de *Seigneur*.

Carcassey, / quo vos vi, e quo.us vey ! « De jour en jour, j'enrage et la rage me tient ; la nuit, je soupire, tant éveillé qu'endormi. Où que je me tourne, j'entends les membres de l'élite appeler avec humilité les Français 'Sire'. Les Français accordent leur grâce à la condition de constater la soumission, puisque je n'y vois pas d'autre droit. Hélas ! Toulouse et Provence, et terre d'Agenais, Béziers e Carcassonne, comme je vous ai vues et comme je vous vois ! ».

Vers 1280, Mayestre Bernard d'Auriac²⁷, souligne clairement le critère langagier dans la confrontation des civilisations :

Nostre reys, qu'es d'onor ses par, / vol desplegar / son gonfano, / don veyrem per terra e per mar / las flors anar ; / e sap mi bo, / qu'aras sabran Aragones / qui son Frances, / e.ls Catalans estregz cortes / veran las flors, flors d'onrada semensa, / e auziron dire per Arago / « oïl, nenil » en luoc d' « oc » et de « no ». « Notre roi, inégalable en honneur, veut déployer son étendard, ce qui nous fera voir sur terre et sur mer ses fleurs s'avancer ; et je suis certain qu'alors les Aragonais sauront qui sont les Français, et les Catalans, à la stricte courtoisie, verront ces fleurs, fleurs d'une semence glorieuse, et on entendra dire en Aragon 'oïl, nenil' au lieu de 'oc, no' ».

Le paradigme d'une civilisation occitanophone est désormais déconstruit au bénéfice d'une civilisation francophone. Cette mutation est si profonde que lorsque se mettent en place, aux 13^e et 14^e siècles, des conservatoires de ce passé, les intellectuels qui y consacrent leur passion ne comprennent plus ni *paratge*, ni *fin' amor*, ni *jovent*, etc... Les traités de grammaire (les fameuses *Ley*s) s'occupent de normes formelles et de bonne morale, jusqu'à écrire, comme G. Molinier vers 1350²⁸ : « *Et en aiço grandren dels antics trobadors si son pecat. Car non es causa onesta, drechuria, aprofexhabla ni necessaria que ièu demande que mi dons de cui canti, me done un baisar...* : Et dans ce domaine, les troubadours classiques se sont fourvoyés. Car ce

²⁷ *Nostre reys, qu'es d'onor ses par*, RIQ., t. III, p. 1594-1595. Ce texte confirme la corrélation langue/ civilisation, même si son auteur paraît favorable au roi de France.

²⁸ Le passage est cité, traduit et commenté par R. Lafont, C. Anatole, 1970, p. 238, dans une perspective, justifiée par ailleurs, de compréhension de cette nouvelle école de pensée. Mais sur le fond du problème posé aujourd'hui, autant demander à Tertullien de comprendre Properce.

n'est pas un sujet vertueux, instructif, voire indispensable que je demande à ma Souveraine, objet de ma poésie, qu'elle m'embrasse... ».

Par couches successives, par pans différents, la construction qui était en cours d'achèvement se défait. Certes, les forces d'inertie propres à toutes les structures historiques de ce type gazent cette réalité et peuvent entretenir l'illusion d'une continuité : pendant longtemps encore l'occitan demeure d'usage courant dans les monuments notariaux, féodaux, consulaires, etc... ; il survient des résurrections locales, des « Renaissances du Sud » ; et contrairement à ce que l'introduction du français partout dans l'administration à partir du 16^e siècle peut donner à croire, même pour la noblesse des terres occitanophones, la langue de la capitale demeure plus fréquemment qu'on ne le croirait au vu de la propagande historique officielle une langue seconde, difficilement maîtrisée oralement²⁹.

Mais la réalité sociolinguistique reste cruelle pour *paratge* et sa langue : l'occitan est sorti pour longtemps du paradigme dynamique européen et « ne fait pas partie de l'Europe des vulgaires », au moment de l'affirmation de ceux-ci, à égalité avec le latin, comme cela a été justement souligné³⁰. La reconquête mistralienne, puis alibertienne s'est heurtée et continue de se heurter à ce manque³¹.

Fornex 31 12 2013

Explicit feliciter

²⁹ F. Brunot, 1966, p. 42-43. En outre, même dans les petites écoles l'enseignement est fréquemment prodigué en occitan ; et il en va de même pour la prédication en Provence, *ib.*, p. 38-39.

³⁰ J.Y. Casanova, 2012, p. 72. Toute la pertinente mise au point du chapitre *Images et dénominations de la langue*, p. 62-72, illustre directement le propos de cette communication sur la destruction du paradigme garantissant à l'occitan un destin de droit plein. Le seul point de divergence serait de mon côté l'emploi du terme *diglossie* pour qualifier la situation langagière du 16^e siècle : ce terme ne devrait concerner que des variétés d'une même langue, alors qu'ici il s'agit de rapports de domination entre deux langues distinctes, l'une dominante (le français), l'autre dominée (l'occitan), domination qui a conduit à la négation du bilinguisme de fait.

³¹ Les querelles, surréalistes parfois, sur la distinction entre « occitan » et « langues d'oc » et sur l'établissement d'une graphie normative commune sont à la fois la conséquence et l'illustration de ce manque-à-être, nullement essentiel, mais accidentel.

Références :

Aillet C., 2010, *Les Mozarabes. Christianisme, islamisation et arabisation en péninsule ibérique*, Madrid.

Allières J., 1982, *La formation de la langue française*, Paris.

Banniard M., 2003a, « Latinophones, romanophones, germanophones : interactions identitaires et construction langagière (8^e-13^e s.) », in *Médiévales*, t. 45, p. 25-42.

---, 2003b, « Structures accentuelles en latinophonie du Sud (3^e-7^e s.). Remarques sur les origines du partage entre langue d'oc et langue d'oïl », in G. Hasenohr (éd.), *Langues du Sud entre érosion et émergence*, Paris, p. 14-31.

---, 2004, « Parler en l'an Mil. La communication entre insularisme et flexibilité langagiers », in P. Bonnassie, P. Toubert (éd.), *Hommes et sociétés dans l'Europe de l'an Mil*, Toulouse, p. 333-350.

---, 2008, « Du latin des illettrés au roman des lettrés. La question des niveaux de langue en France (8^e-13^e s.) », in P. Von Moos, 2008, p. 269-286.

---, 2011, « Les deux voies de la poésie savante au XI^e siècle : entre tropes latins et tropes lyriques d'oc », in J.Y. Casanova, V. Fasseur (éd.), *L'Aquitaine des littératures médiévales*, Paris, p. 59-75.

---, 2013, « La langue des esclaves peut-elle parler de Dieu ? La langue occitane à la conquête de son acrolecte religieux », in *Cahiers de Fanjeaux*, t. 47, p. 195-214.

Bec P., 1967, *La langue occitane*, Paris ; 1970, *Manuel pratique de philologie romane*, t. 1, p. 395-550, *Occitano-roman : Occitan classique-Catalan-Gascon* ; 1973, *Manuel pratique d'occitan moderne*, p. 13-58, *Introduction linguistique*.

Bettelheim B., 1979, *Remarques sur la séduction psychologique du totalitarisme*, in *Survivre*, Paris, p. 391-407.

Biget J.L., 2007, *Hérésie et inquisition dans le Midi de la France*, Paris.

Bonnassie P. (éd.), 2002, *Fiefs et féodalité dans l'Europe méridionale (Italie, France du Midi, Péninsule ibérique du 10^e au 13^e s.)*, Toulouse.

Brunot F., 1966, *Histoire de la langue française des origines à nos jours*, t. 5, *Le français en France et hors de France au 17^e siècle*, Paris, (1^{er} éd., 1928).

- Chaurand J., 1972, *Introduction à la dialectologie française*, Paris.
- De Riquer M., 1975, *Los trovadores. Historia literaria y textos*, 3 vol., Barcelone [Cité RIQ., d'après la réédition de 1992/ 1999].
- Debax H., 2012, *La Seigneurie collective. Pairs, pariers, paratge : les coseigneurs du 11^e au 13^e siècle*, Rennes.
- De Vic Cl., Vaissette J., 1737, *Histoire générale de Languedoc*, t. 3, Paris.
- Haubrichs W., 1995, *Geschichte der deutschen Literatur von den Anfängen bis zum Beginn der Neuzeit*, t. I/1, *Die Anfänge : Versuche volkssprachiger Schriftlichkeit im frühen Mittelalter*, Tübingen.
- Haug W., 1997, *Vernacular Literary Theory in the Middle Ages. The German tradition, 800-1300, in its European Context*, Cambridge.
- Jimenez-Sanchez P., 2008, *Les catharismes. Modèles dissidents du christianisme médiéval (XII^e-XIII^e s.)*, Rennes.
- Lafont R., Anatole, C., 1971, *Nouvelle histoire de la littérature occitane*, t. 1, Paris.
- Lauranson-Rosaz C., 1987, *L'Auvergne et ses marges (Velay, Gévaudan) du 8^e au 11^e s. La fin du monde antique ?*, Le Puy-en-Velay.
- Macé L., 2000, *Les comtes de Toulouse et leur entourage. Rivalités, alliances et jeux de pouvoir (12^e-13^e s.)*, Toulouse.
- Paul J., 2013, *La parole hérétique en Languedoc au milieu du 13^e siècle*, in *Cahiers de Fanjeaux*, t. 47, p. 287-307.
- Perugi M., 2011, *La poésie des troubadours : un modèle européen de civilisation littéraire*, Avignon.
- Roquebert M., 1970, *L'épopée cathare*, t. 1, 1198-1212, *L'invasion*, Toulouse.
- Von Moos P. (éd.), *Zwischen Babel und Pfingsten. Sprachdifferenzen und Gesprächsverständigung in der Vormoderne (8-16. Jh.). Entre Babel et Pentecôte. Différences linguistiques et communication orale avant la modernité (VIII^e-XVI^e s.)*, Berlin.